LE
MATZ
DE
COCAGNE
REVUE
du
16me Régiment d'Infanterie
J. ETIENNE
IMP. KASTNER

LE MATZ DE COCAGNE

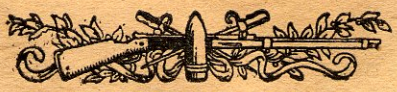
Revue en trois Actes

et un Prologue

du 16ème Régiment d'Infanterie

Dédiée au Général GRATIER

Commandant la 25e Division



REVUE

PROLOGUE

Le Régisseur. — La Censure

Le Régisseur

Attendez ! Permettez, ô mes chers camarades,
Que nos acteurs poilus restent cachés encor.
Je veux en quelques mots vous faire la parade,
Avant que le rideau dévoile le décor.
Ne vous attendez point en des tableaux splendides,
A voir nombre d'acteurs richement habillés.
D'aucune jolie femme, on ne verra les rides
Ni la fausse blancheur des grands décolletés.
Non, nous avons cherché simplement l'amusette,
Le spectacle en famille et ne coûtant pas cher ;
Où l'on voit alterner avec la chansonnette,
Le rire simple et franc, qui sonne haut et clair.
Nos acteurs, comme vous, sont des gens du seizième :
Ils servent avec vous sous le même drapeau.
Aujourd'hui leur gaîté s'épandra sur vous-mêmes,
Et demain, près de vous, ils risqueront leur peau.
Aussi réclamons-nous toute votre indulgence.
Applaudissez, amis, sans vouloir nous juger.
Riez, car le sourire est une fleur de France,
Riez, car cela seul suffit à nous payer.

La Censure

(Costume classique, vieille fille sèche et revêche, grands ciseaux en sautoir. Elle bondit toute essoufflée sur la scène).

Arrêtez, arrêtez, au nom de la Censure !
Grâce au ciel, me voici : mais il était grand temps.
Ah ! vous vouliez, Messieurs, me faire cette injure.
De jouer sans avoir quêté mon agrément ?

Mais j'entends exercer partout mon Ministère,
Et voici mes ciseaux, signe de mon pouvoir.
Que l'auteur se présente à moi.

Le Régisseur

(Bas). — Vieille sorcière !
(Haut). — Mais, madame, avant tout je voudrais bien savoir
Pourquoi vous venez faire ici tout ce tapage.
Si vous avez dessein d'assassiner l'auteur,
Présent pour lui : Ma tête servira de gage.

La Censure

Mon pouvoir ne s'étend qu'à l'œuvre, par malheur.
Car tous ces freluquets qui se mêlent d'écrire,
Auraient souvent besoin d'une bonne leçon :
Je leur réserverais, pour calmer leur délire,
Au lieu de blancs, une coupe de ma façon :
(Elle agite ses ciseaux)
Il faudrait supprimer toute littérature,
Interdire d'écrire...

Le Régisseur

Envoyer sur le front
Tous les littérateurs se casser la figure...

La Censure

Je renonce à compter alors ce qu'ils pondront.
Mais vous me rappelez pourquoi je suis venue.
Vous, qui n'êtes pourtant pas des littérateurs
Vous trouvez le moyen de faire une revue ?

Le Régisseur

Nous en passons assez, nous sommes connaisseurs.

La Censure

Quand on est combattant, je consens que l'on rie,
Mais encore est-il bon de demeurer décent,
Et la pornographie et la scatologie...

Le Régisseur

Fleurissent à l'arrière et non pas à l'avant ;
La vie à la tranchée, est-il rien de plus chaste ?
La femme est inconnue en ce lieu monacal.
Avec l'intérieur, Madame, quel contraste ;
Nous sommes délivrés de la cause du mal...

La Censure

Tant de misogynie, à vrai dire, m'étonne.
Quoi ! Face aux ennemis être neutralisés ?
Ne se peut-il trouver quelque aimable personne
Pour ranimer un peu vos... cœurs paralysés ?

Le Régisseur (faussement désabusé)

Peut-être un tel miracle est-il possible encore...

La Censure

Je respire : le mal n'a pas l'air trop profond.

Le Régisseur

Le billet parfumé qu'en cachette on dévore
Ne vaut pas de pinard le moindre carafon.

La Censure

Je vois que votre esprit est tout plein de la guerre
Pourvu que votre auteur n'ait pas été tenté,
De mettre sur la scène un traité militaire,
Et que, critiquant tout en maître patenté,
Il n'aille prononcer d'imprudentes paroles !...

Le Régisseur

Madame, croyez-moi, malgré son flair subtil,
L'empereur des cuistots, parmi ses casseroles,
Est moins riche en tuyaux que le moindre civil.
Le soldat ne connaît que l'ordre qu'on lui donne.
Il sait qu'il se battra ; ce n'est pas un secret.
Que peut-être il mourra, mais nul ne s'en étonne,
Et sa philosophie est d'être toujours prêt.

La Censure

Vous menez, je le vois, une existence austère.
J'avais toujours pensé que vous étiez plus gais.
Me suis-je fourvoyée au fond d'un Monastère?
Je ne reconnais plus le vieil esprit français !

Le Régisseur

Dites plus justement que vous ne trouvez plus,
Tels que vous les peignez pour les gens de l'arrière,
Les traits conventionnels des classiques poilus.

La Censure

Je suis de bonne foi : je voudrais qu'on m'éclaire.

Le Régisseur

Non ! le Poilu n'est pas ce que le civil pense :
L'éternel gouailleur qui se rit de la mort,
Qui plaisante de tout, en toutes circonstances,
Et trouve, en se moquant, le secret d'être fort :
Ni le vieux philosophe, assagi par la peine,
Patient et résigné, qui d'un peu de sommeil,
Ou d'un bidon bien plein sait apprécier l'aubaine.
Ni le héros ardent au cœur toujours pareil,
Qui semble entré vivant dans l'immortelle gloire,
Et meurt pour la justice et pour la liberté,
Avec au fond des yeux une aube de victoire ;
Et ce n'est pas non plus le grognard révolté
Qui proteste toujours pour toujours se soumettre.
Non ! le soldat Français est mieux que tout cela,
Car il est à la fois tout ce que l'on peut être,
Et tout ce qu'on en dit, près de lui, semble plat ;
Il est celui qui rit, il est celui qui pleure,
Il est celui qui lutte, il est celui qui vainc,
Il est celui qui souffre, en attendant qu'il meure,
Et sans savoir jamais ce que sera demain...
Mais veuillez excuser, Madame, ma tirade.
Peut-être ai-je calmé toutes vos inquiétudes?
Allons, daignerez-vous, en bonne camarade.
Laisser à nos acteurs entière latitude ?

La Censure

Tant pis... D'être poilus vous avez de la veine.
J'accepte, et mes ciseaux demeureront fermés !...

Le Régisseur

Allons, vite ; aux trois coups, et tout le monde en [scène !
Et soyez sans pudeur, puisqu'elle le permet !. .

(Le Régisseur et la Censure disparaissent dans la coulisse).

Le Rideau se lève

PREMIER ACTE

SCÈNE I

(La scène représente un cantonnement à l'arrière. Au fond porte de grange, à droite et à gauche, paille de couchage ; à gauche, premier plan, un ratelier d'armes. Au centre, table rustique et bancs. Au lever du rideau, un poilu astique son fusil ; trois autres écrivent sur la table ; deux autres jouent aux cartes sur une couverture étalée à même la paille — tenue variée).

Premier joueur. — J' d'mande des cartes.

Deuxième joueur. — La peau !

Premier joueur. — Ah ! la vache (ils jouent).

L'homme au fusil. — (Il sifflotte, puis entonne l'air de Boudoubadabou tout en nettoyant son fusil avec ardeur).

Premier joueur. — Atout, atout et ratatout (ils abattent les cartes). Hein ? je crois que c' coup ci ça y est !

L'homme au fusil. — (Il entonne le refrain. Les poilus qui écrivent donnent des signes d'impatience, les deux joueurs suivent dans la chanson l'homme au fusil).

Premier poilu. — Ah ! la ferme à la fin, y a pas moyen d'écrire avec vous autres.

Deuxième poilu. — C'est vrai ça. Vous pourriez pas nous foutre un peu la paix, quand on écrit.

Le compère (haussant les épaules). — Ils seraient bien les premiers à rouspéter si on leur en faisait autant.

Premier joueur. — Oh ! ça va, c'est pas parce que tu fais du plat à ta poule qu'il faut nous en faire un d' plat.

Deuxième joueur. — T'as pas besoin de tant lui en mettre, chéri, pleure pas tu la r'verras ta p'tite fifille de ch' Berlière.

L'homme au fusil. — Tu crois p't-être qu'elle n'a pas eu autre chose à faire qu'à penser à toi depuis deux ans.

Le compère. — Occupez-vous de vos affaires.

Premier joueur. — T'es rien naïf.

Deuxième joueur. — Laisse-le donc épancher son p'tit cœur.

L'homme au fusil. — Si tout le monde écrivait autant, le service des P. T. T. pourrait se mettre en grève.

(Le silence se rétablit et les hommes aux lettres continuent à écrire. Les joueurs continuent leurs jeux. L'orchestre joue en sourdine).

Premier poilu. — (Il a terminé sa lettre et la relit, en se lèchant les lèvres d'une façon comique ; puis il entonne la chanson).

PREMIER POILU. - PREMIÈRE LETTRE (Air : *C'est un locataire*)

Mes chers parents, l'autr'matin
J'étais tranquill'ment en train
De regarder
Sur l'parapet
Ce que faisaient les boches
Quand rapplique subito
Et m'envoie dans le boyau
Un obus d'cent
J' me relève vivement,
Et je dis : quell' camelot' mo-
[che !
Mais où se trouvait ma musette
L'obus avait fait place nette

REFRAIN

C'est une misère,
J'avais dedans tout mon fourbi,
Toutes mes affaires
Et me voilà tout démuni
Mes chers parents.
Il me faut de l'argent,
Car sans vous mentir, j'suis à
[bout ;
Que voulez-vous, c'est la guerre !
(Relevant la tête)
Mon histoire n'est pas mal du
[tout
Çà m'vaudra bien cent sous.

(Les deux autres ont continué à écrire pendant le chant, le deuxième poilu à son tour relit sa lettre et attaque la chanson à son motif d'orchestre).

DEUXIÈME POILU. — DEUXIÈME LETTRE

(Air : *Nous avons tous fait ça*)

COUPLET

Te v'là donc dans les usines
En train d'tourner des obus ;
Y en a qui disent en sourdine
Que c'est des abus.
Mais t'en fais pas mon vieux
[frère,
Car ces pauvres gens obtus
N'ont sûrement pas fait la guerre.
Demande aux poilus :
Ils répondront tous : mon vieux
Il faut turbiner de ton mieux.

REFRAIN

Nous avons besoin de çà,
Le plus qu'on pourra.
Te souviens-tu que pour un
[obus jadis
Le boche aussitôt nous en ba-
[lançait dix.
C'est changé maintenant,
Car c'est lui qui prend.
Sans vous autres cela ne se
[pourrait pas !
Oui nous avons besoin d'çà !

(Même jeu pour le troisième poilu).

TROISIÈME POILU. — TROISIÈME LETTRE (Compère)

(Air : *Les mains de femme*)

LETTRE A GABY

Tu peux désormais avoir con-
[fiance
Car l'heure avance
De mon retour.
Ose compter combien sont pro-
D'heures exquises [mises
A notre amour.
L'existence est bonne
Et je lui pardonne
D'avoir durant deux ans
Retardé cet instant
Notr'bonheur en est plus grand !

Quand je songe à ce passé
Qu'en partant j'avais laissé,
Mon cœur frissonne,
Je déraisonne.
Car retrouver
Ton doux baiser
C'est pour moi ton pauvre
[amant
De quoi devenir dément.
Toute mon âme
A toi, ma femme.
Je suis à toi, tu es à moi.

Premier joueur (après la fin de la lettre, haut et très fort). — T'es fou. C'est pas pique, c'est trèfle qu'est l'atout.

Deuxième joueur. — Non, mais des fois, tu la perds. J'te dis que c'est pique !

SCÈNE II

(La porte s'entr'baille et la tête d'un gendarme apparaît)

L'homme au fusil (comiquement à la vue du gendarme). — A vos rangs ! Fixe ! (Médusés, tous bondissent, concert d'exclamations).

Premier joueur. — S'pèce d'andouille. C'est pas des coups à faire, voilà les jeux brouillés.

Deuxième joueur. — Pour une fois que j'avais le roi troisième !

L'homme au fusil (se tordant). — Ah ! ah ! ah ! (Les autres se remettent à la table et cachettent leurs lettres).

Le gendarme. — Dites-moi les militaires, pourriez-vous me dire où est cantonnée la prévôté ?

L'homme au fusil. — La chose est facile, nonobstant mes occupations, je m'en vais vous indiquer subséquemment la chose :

Le gendarme. — Que je suppose militaire que votre intention subreptice serait peut-être de vous offrir mon visage (tous se tordent).

Le compère. — Oh ! Monsieur le gendarme vous faites erreur, je vous assure, nous savons trop le respect qui est dû aux représentants de l'autorité, et nous sommes trop au courant des services que vous rendez...

Le gendarme. — Néanmoins. Suffit ! Au fond, nous servons tous le même patron et vous avez bougrement de la veine que je sois un bon diable.

CHANSON (Air : *Les deux gendarmes*)

Je suis le gendarme sans faiblesse,
Je suis le gendarme sans pitié.
Sur le seuil du front je me dresse
Fier rempart de l'autorité.
J'interdis d'un geste farouche
Son accès aux femmes, aux enfants,
Et sur moi resplendit la couche
De mes services éclatants. } *bis*

Au sein des gares régulatrices
J'vérifie les laisser-passer.
A mon œil qui n'est pas novice
Personne ne peut rien cacher.
Qui dira le nombre de tantes,
De belles-mères ou bien de cousins
A qui de jeunes femmes épatantes
Voulaient aller porter leurs soins. } *bis*

Quelquefois du front je m'approche
(Cent kilomètres ou même moins)
Et parfois une marmite boche
Vient éclater pas très très loin.
Mais aussi comme il était sage
Dans les terrains un peu battus
Pour éviter le repérage
D'horizon l'on nous a vêtus. } *bis*

Les débits sont des lieux prospères
Où je vais mettre le holà,
Hors des heures réglementaires,
Je vais rôder par ci, par là.
Si je vois quelqu'un qui consomme
Près d'un litre à moitié rempli,
A la porte je mets notre homme
Et je siffle le vin pour lui. } *bis*

L'homme au fusil (applaudissant). — A la bonne heure, au moins, y a des poilus à la hauteur dans la maréchaussée. Venez je vais vous mettre sur la voie. (Ils sortent).

Premier joueur. — A moi d'faire.

Deuxième joueur. — Non à moi.

Premier joueur. — J'te dis qu' c'est à moi.

Deuxième joueur. — Ah ! la barbe ! fais si tu veux !

SCÈNE III

L'homme au fusil (ouvrant la porte). — Y a bon ! V'là les permissionnaires qui radinent.

(Coup sur coup, entrent le briscart et le bleuet chargés de colis et de musettes, ils s'épongent le front ou s'affalent sur le banc avec un soupir de satisfaction. Concert d'exclamations, tous font cercle).

Premier poilu. — Alors ça c'est bien passé ? quoi qu'y disent à l'arrière ?

Le briscart. — T'en fais pas : y tiendront.

Deuxième poilu. — Mais dis-donc, tu l'as apportée ?

Le briscart (frappant sur sa musette). — Elle est là !

Le bleuet (même geste). — Elle est là !

(Tous bondissent à leur quart et font cercle. Religieusement, les permissionnaires exhibent les bouteilles de gnole et versent à la ronde. Ils boivent).

Le briscart (faisant claquer sa langue). — Fameux, hein ? C'est du vieux marc de 93 ; la dernière bouteille.

Le bleuet. — Celui-là, c'est du 97, l'année de ma naissance.

Le briscart. — C'est avec çà qu'on t'a sevré ?

Chœur des poilus. — Ol piff ! pèpère ! maouss ! soi-soi ! etc.

Premier poilu. — Fait rien, tu te rappelles dans la Somme, au moment du 40 °/°, les permissionnaires ont bien dû ramener deux hectos de gnole pour le régiment.

Deuxième poilu. — V'là ce que c'est d'avoir un recrutement vignoble.

Le bleuet (revenant à son idée). — Oui, les gas, vous pouvez dire qu'y tiennent à l'arrière, et avec ça, ils ont encore l'air d'en savoir plus que nous sur ce qui se passe au front.

CHANSON DES STRATÈGES (Air : *Caroline*)

I

Y a des gens à l'arrière
En prenant leur café
Qui professent sur la guerre
Et qui font du chiqué
En jouant à la manille
Y n'cessent de répéter
Que Joffre à leur cheville
N'est jamais arrivé
Que voilà pourquoi
Nous sommes encore là
Et les boch's à Braïla.

II

Y a des vieillards débiles
Et des jeunes gens crevés
Aux manières inciviles
Aux gestes enflammés
Qui l'soir à la lumière
En jouant aux dominos
Enseignent la manière
D'fich' la pile aux pruscos
Malgré ces gens-là
Nous sommes encore là
Et les boches à Braïla.

III

Y en a qui sur des cartes,
Plantent des petits drapeaux ;
L'pâtissier f'sant ses tartes,
Reprends le fort de Vaux ;
Dans la moindre gazette
Un critique éminent
Passe par Barcelonnette
Pour débarquer à Gand.
Malgré ces gens-là
Nous sommes encore là
Et les boches à Braïla.

REFRAIN

Gens d' l'arrière
Gens d' l'arrière
Stratèges en chapeau melon
Laissez faire
Le grand-père
La parole est au canon.

Premier poilu. — Si c'est pas malheureux d'entendre çà.

Le bleuet. — Hein, faut avoir du culot pour essayer de bourrer le crâne aux poilus du front.

(Il sort une énorme bouffarde).

Le briscart. — Si tu la trouves mauvaise, toi, blanc-bec, qu'est-ce que cà doit être pour les vieux roule-ta-bosse de mon genre !

CHANSON BRISCART ET BLEUET

(Air : *Flotte petit drapeau*)

I. — Le Briscart

Tonkin, Madagascar ou Tunisie,
Pendant quinze ans sans trêve, ni repos,
Par le soleil brûlant ou par la pluie
J'ai cheminé gaiement le sac au dos,

Enfin voici que sonnait la retraite,
J'allais enfin pouvoir me reposer ;
Mais la bochie sur la France se jette,
Il faut sauver la Patrie en danger !

II. — Le Bleuet

A dix-huit ans j'étais à peine un homme.
Et je vivais avec l'espoir qu'un jour
Je connaîtrais les joies que l'on dénomme
Du nom trompeur et pourtant beau d'amour,
Et j'étais pur, ne sachant de la vie
Que ce que m'en avaient dit mes parents ;
Lorsque soudain j'apprends que ma patrie
Avait besoin du sang de ses enfants.

REFRAIN

France de mes aïeux,
France je suis heureux
De te donner ma vie.
O France, ma patrie,
Sous tes drapeaux, je me suis engagé
Pour défendre l'honneur, la liberté.

III. — *(Tous deux ensemble)*

Depuis deux ans sous le même oriflamme
Nous avons vu bien des jours de malheur,
Et quelquefois dans le sein de notre âme,
Le lourd cafard a versé sa torpeur.
Mais chaque fois un sursaut d'énergie
Nous a rendu notre vieille gaîté,
Et chaque fois pensant à la Patrie,
Du sacrifice apparut la beauté

(Au Refrain, ensemble aussi).

Le compère. — Enfin les gars on est bien tous à mettre dans le même panier.

SCÈNE IV

(La porte s'entr'ouve. — Le sergent-major paraît, le cahier de rapports à la main).

Le sergent-major. — Allez ! silence (il lit). Le bataillon remonte en ligne cette nuit. Départ 18 heures. La voiture-bazar est à la disposition du bataillon à partir de 13 heures.

Distribution d'effets immédiatement. (Parlé). Deux hommes avec moi. (Les deux joueurs sortent avec lui).

Le bleuet. — A nous tout le bonheur !

Le briscart. — Çà y est, on n'est pas arrivé qu'on remonte en ligne.

Un poilu. — Çà te passera le cafard.

L'homme au fusil. — En attendant on va se fringuer à neuf et faire des provisions.

Le bleuet. — Oui : s'agit pas de perdre le Nord.

(Les deux joueurs rentrent pliant sous le poids d'énormes ballots d'effets Le sergent-major entre et aussitôt commence la distribution d'effets, il déclame d'abord, puis chante en joignant le geste à la parole).

Le sergent-major :

Chand d'habits ! chand d'habits ! venez chercher bre-
Capotes ou vareuses, bidons, quarts et gamelles. [telles,
Je peux tout vous fournir, bien approvisionné
Je donne à tout venant des effets bien taillés
Par ici, par ici, approchez, vous aurez
Des frusques élégant's, je vous contenterai.
Mettez l'article en mains, regardez les coutures
C'est bon et c'est bien fait, c'est exempt de bavures.
A vous, un pantalon ? Montrez-moi donc le vôtre,
Mais il est épatant, vous n'en aurez pas d'autre.
Et ces souliers, alors, regardez, tout le monde :
Ils peuvent faire encore beaucoup " d'abonde ".

(Air de Faust)

	(Reprise en chœur)
A vous ces liquettes !	A nous ces liquettes !
A vous ces flanelles !	A nous ces flanelles !
A vous ces chaussettes !	A nous ces chaussettes !
A vous ces musettes !	A nous ces musettes !
Encore ces serviettes,	Encore des serviettes,
Ces chics godillots,	Des chics godillots,
Ces jolis calots,	Des jolis calots,
Ces superbes tricots !	Des superbes tricots !
Prenez ces caleçons,	Prenons ces caleçons,
Ces baths bourgerons,	Des baths bourgerons,
Ces chics ceinturons,	Des chics ceinturons,
Ces riches pantalons !	Des riches pantalons !
Qui paie la princesse,	Qui paie la princesse,
Allons, contentez vos désirs !	Allons contentons nos désirs !

SCÈNE V

(A la fin du couplet, l'homme de la voiture-bazar entre avec une caisse sur le dos et suivi d'un poilu porteur d'une caisse de bouteilles).

L'homme bazar. — Eh ! les poilus ! j'ai mieux que çà à vous offrir.

(Il pose dans la chambrée ses caisses débordantes de bouteilles et de victuailles. — Salué par les acclamations, il commence son boniment).

CHANSON (Air : *Faust*)

(Reprise en chœur)

Voulez-vous du pinard,
Des boîtes de homard,
Du thon mariné,
Du jambon salé !
Des boîtes de rillettes,
Du pâté d'alouettes,
Des sardines Amieux
Vous n'aurez jamais mieux.
Des bons camemberts,
Savons rouges, savons verts,
Du bath chocolat
Ou des cervelas.
Au bazar qu'on vous serve !
Allons, contentez vos désirs.

A nous le pinard
Les boîtes de homard
Le thon mariné
Le jambon salé
Les boîtes de rillettes
Le pâté d'alouettes
Les sardines Amieux
Nous n'aurons jamais mieux.
Ces bons camemberts
Savons rouges, savons verts
Du bath chocolat
Ou des cervelas
Au bazar qu'on nous serve !
Allons, contentons nos désirs.

(A la fin, surexcitation générale, les poilus en chœur).

CHANSON : LA VALSE DES FRUSQUES

(Air : *La valse brune*)

C'est pas d' leur faute s'ils ont la gueule en pente
Les poilus du régiment d' Montbrison
Et si leur intendance prévoyante
Leur expédie des frusques à foison,
Avoir de quoi faire de la fantaisie
Et du pinard pour emplir son bidon
On peut nous demander tout's les folies
Même d'aller à Noyon.

REFRAIN

C'est la valse des frusques,
A nous le linge de lusque !
Et gare aux mouvements brusques
En r'muant les bouteill's de pinard.
C'est la valse des frusques
Tant pis pour ceux qui s'offusquent
On n'est pas de ceux qui s'embusquent
Malheur au cafard !

(Cette chanson-chœur se chantera en dansant au refrain).

(Les frusques et les caisses seront évacuées en coulisse, le sergent-major et l'homme-bazar se mêlent au chahut et sortent en dansant).

SCÈNE VI

(Le calme se rétablit et les poilus s'assoient ou se couchent essoufflés).

Premier poilu. — Et on dit qu'on s'en fait à la guerre !

Deuxième poilu. — Çà y est ! v'là qu'on va être embusqué avec lui.

Le briscart. — En attendant on remonte en ligne.

Le compère. — Pas trop tôt.

Le bleuet. — Non, mais écoutez-le !

Premier joueur. — Tu vas la revoir ta Dulcinée.

Deuxième joueur. — T'as pas fini d'roucouler.

Le briscart. — Quoi ! on retournerait à ch'Berlière ?

Premier poilu. — Sais pas, au juste ! mais pas loin de Canny

Deuxième poilu. — Autrement dit on retourne chez soi.

Le briscart (montrant le bleuet). — Y a que ce bleusaillon qui n'a pas connu ça.

Le bleuet. - Vous en faites du chichi avec votre Canny.

Le briscart. — Charrie pas p'tit. Sur la fin on n'y était pas trop mal, mais en 1914...

Le bleuet. — Oh ! la barbe avec votre 1914, on dirait bien que la guerre a fini le 1er janvier 1915 !

Le briscart. — C'est p't'être que t'as peur de ne pas en faire ta part. Y en aura pour toi, et peut-être avant peu.

Premier poilu. — Oui paraît que çà va barder.

Deuxième poilu. — Sûr ! ça sent l'attaque.

Le briscart. — C'est du coup que tu vas la gagner ta croix de guerre bleusaillon, tu ronfles assez après.

Le bleuet. — Ben oui, je ne m'en cache pas, je voudrais bien l'avoir, çà ferait plaisir à ma marraine.

Le briscart. — Tiens p'tit j'ai fait une chanson là-dessus, tu l'enverras à ta marraine en attendant.

CHANSON DE LA CROIX DE GUERRE

(Air : *Le Rêve passe*)

La nuit est noire et le vent fouette le visage ;
Depuis hier la pluie ne cesse de tomber.
Ayant d'la boue et des marmites pour partage
Le poilu sent que le cafard va le gagner
Soudain voici que devant ses yeux qui se ferment
Une figure immense vient de se dresser
Et la forme grandit
Et sa bouche sourit
Et son front resplendit !

La voyez-vous ? Saluez c'est la croix des braves.
Elle est partout où la lutte est ardente et grave
C'est une fleur, qui jaillit au sein des batailles ;
Et qui n'est point à ceux dont le bras défaille.

Mais le poilu sentant que le sommeil est proche
Et que dans sa torpeur il perd de vue le boche
Se redresse soudain, l'œil vif, la tête fière
Nerveusement sa main sur son arme se serre
Mais dans son cœur le rêve chante encore.
Regardez, devant lui, regardez !

(Reprise en chœur)

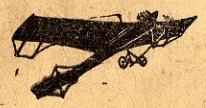
La voyez-vous ? Saluez, c'est la croix de guerre
Glaives croisés, elle est simple, elle est sobre et fière.
Son ruban vert symbolise notre espérance
Gai messager qui nous parle de vengeance.
Soldats, saluez. (pour finir)

C'est la Croix de guerre
Notre espérance
Rêve des braves.

Le briscart. — Allons à ta prochaine citation (levant son quart). A la santé de ceux qui en reviendront.

RIDEAU (la musique reprend le refrain).

Fin du premier Acte



DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

Le Compère. — La Commère

(La scène se passe quelque part entre Roye-sur-Matz et La Berlière. A gauche : buisson et touffes de roseaux ; à droite : poteau indicateur, portant les directions Roye. Lassigny, Canny, La Berlière).

(Entrent par la porte à droite le compère et la commère, bras-dessus, bras-dessous, en plein dialogue amoureux).

Le compère. — Enfin seuls, ma Gaby, sur les bords de ce vieux Matz, où tant de fois naguère nous nous sommes donnés rendez-vous. T'en souviens-tu ? quand ma compagnie descendait des tranchées, je prenais à peine le temps de faire un bout de toilette, et vite, je courais te dire bonjour. Combien de baisers ne t'ai-je pas dérobés pendant les courts instants où ta mère nous laissait seuls, et les soirs de Juin, quand il faisait si chaud, et que les peupliers du Matz chantaient sous la brise, combien de fois.....

La commère. — Tais-toi, tais-toi ! Si n'y avait quéqu'un d'caché dans ces ch'tiots buissons ?

Le compère. — Tu es toujours aussi peureuse, je me souviens comme ton cœur battait quand une corvée de travailleurs passait trop près ; et l'alerte que nous avons eue quand ton amie Françoise est passée au bras d'un automobiliste, elle qui faisait tant la mijaurée. Comme tout cela est loin... J'ai peine à m'imaginer que me voici revenu après deux ans d'absence, que je t'ai retrouvée, que surtout ton cœur n'a pas changé. Et tes lettres... tiens ; je les ai toutes là sur mon cœur. Elles ne me quittent jamais, elles sont tout usées à force de les lire....

La commère. — Qué malheur tout de même ; tu ne peux pas savoir ce que j'ai pleuré, en lisant ch'communiqué ; y me semblait toujours que ch'16 était au plus mauvais endroit.

Le compère. — Bah ! maintenant tout est oublié, puisque nous voilà réunis.

La commère. — Oui, mais tout n'est pas cor fini ; et toute ch'terre qu'y remuent, toutes chez troupes, din chez ch'tiotes baraques du boué, et chez ch'mins de fer, chez tas d'obus, je sais bien ce que çà veut dire : On va attaquer et tu vas y aller.

Le compère. — Qu'importe ? J'avais toujours fait ce rêve de me battre ici, pour délivrer ton pays, te sachant plus près, je me battrai mieux, ton amour me protègera.....

La commère. — Tout çà, c'est des mots que tu dis pour me consoler.

Le compère. — Tu m'aimes donc bien, ma petite Gaby? Quelquefois, tu sais, en réfléchissant j'ai eu peur. Tant... d'occasions ont dû se présenter.....

La commère. — Certes, nous en avons vu d'ces uniformes et (malicieuse) quéquefois pas si mal portés !...

Le compère (jaloux). — Et... On a dû te faire la cour ?

La commère. — Mon Dieu, qué qu' ch'tiotes fois.

Le compère (faussement indifférent). — Ah ? Et... avec succès ?

CHANSON (Duo)

(Air : *Si vous voulez de l'amour*)

I. — Le Compère

On a dû t'en dire des mots tendres ?
Et tu as bien su les entendre.
Ces choses-là tu les comprenais bien.
Peut êtr' ne disais-tu rien.
Mais savoir ce que chantait ton rire
Pour celui dont le cœur soupire
Et ce que tes amoureux
Ont pu croire lire en tes yeux ?

REFRAIN (Duo)

Le Compère

Ah ! si vous voulez d'l'amour !
Ne perdez pas un jour !
D'attendre je suis lasse
Car il est absent
Profitez du moment
Allons, dépêchez-vous
Où çà ne s'ra pas pour vous
V'là tout !

La Commère

Oui, l'on m'a fait la cour
Jaloux, je n'aime pas qu'on me [tracasse
Ah ! ne perdons pas un jour
Le bonheur, le bonheur est à [nous
Jaloux !

II. — La Commère

Ah ! oui, l'on m'en a dit des mots tendres
Il a bien fallu les entendre.
A ces choses-là je le comprends bien
Une fille ne répond rien.
Ah ! mais comment s'empêcher de rire
Devant l'amoureux qui soupire
Et prend un air langoureux,
En montrant le blanc de ses yeux.

REFRAIN (Duo)

La Commère

Non, si vous voulez d'l'amour
Passez un autre jour
Je n'veux pas qu'on m'tracasse
C'est perdre son temps
Rengaînez vos serments
Allons, dépêchez-vous
Mon cœur n'est pas pour vous,
V'là tout.

Le Compère

Oui, l'on t'a fait la cour
Et c'est cela qui me tracasse
Adieu, serments d'amour
Ton bonheur me rends surtout [jaloux
Jaloux !

III. — Ensemble

La Commère

Oh ! oui, nous voulons d'l'amour
Ne perdons pas un jour
Cueillons l'bonheur qui passe
Çà c'est le printemps
Profitons du moment
Allons, dépêchons-nous
Le bonheur est à nous,
Jaloux !

Le Compère

Ah, ah, ah, ah.....
Ne perdons pas un jour le [bonheur passe
Allons, dépêchons-nous
Le bonheur, le bonheur est à [nous,
A nous !

SCÈNE III

Les Mêmes. — Le Matz

(Un rire moqueur éclate. Les amoureux se séparent brusquement. Nouveau rire et le Matz apparaît derrière un buisson. Figure de Dieu antique, barbe de fleuve, manteau et ceinture de jonc).

Le compère. — Quel est ce territorial ?

Le Matz. — Territorial ; vous l'avez dit jeune homme, terriblement territorial, mobilisé depuis 3347 années, si j'ai

bonne mémoire, et si ce que m'a toujours dit l'Oise, ma puissante maîtresse, est exact.

Le compère. — Une maîtresse à cet âge, ho ! ho !

Le Matz. — En tout bien, tout honneur ; je ne suis que son humble tributaire, bien que nos lits communiquent et que ma fonction soit justement de me jeter dans le sien.

La commère. — Ce vieux est fou ; allons nous-en.

Le Matz. — Enfants, la nature est toute pleine de mystère, mais à vos yeux mortels, échappent les choses plus qu'humaines dont l'univers fourmille. Il y a quelques milliers d'années les hommes savaient mieux discerner la vérité sous le voile des apparences...

La commère. — Mais qui êtes vous ?

Le Matz. — Je suis ce ruisseau si vieux et si jeune, dont les rives bienveillantes abritent tes amours, petite Gaby ; et il m'a plus de revêtir pour ce beau jour annonciateur du printemps mon antique figure de demi-Dieu. N'est-ce pas, jeunes amoureux, que ce paysage a aujourd'hui quelque chose de surnaturel et semble un coin de Paradis ? (Il rit, ah ! ah ! ah !) tu n'es pas la première de ta famille qui me prenne comme confident de ses amours, petite ; en des jours pareils à celui-ci j'ai vu venir à moi ta grand'mère et maintes de tes aïeules... et tu n'es pas non plus la seule de ton village, oh non !

(La Commère se cache le visage dans ses mains pendant que le Compère donne des signes d'impatience).

CHANSON DU MATZ

(Air : *Y a que les amoureux*)

I

Depuis si longtemps
Que je me souvienne,
J'ai vu des amants
Répéter la scène
Toujours neuve des aveux
Car les rites amoureux
Aussi vieux que l'univers
Gardent l'attrait du fruit vert.

II

J'ai vu des guerriers
A longues moustaches
Quittant le cimier
Et posant la hache
Adorer presque tremblants
Les gauloises aux bras blancs
Et maints soldats de César
Sur eux ne furent pas en retard,

III

J'ai vu des seigneurs
Et des paysannes,
Et de saints docteurs
En poses profanes.
Des nobles, des roturiers,
Des bourgeois, des ouvriers,
Tous connaissaient leur leçon
Et chantaient même chanson.

IV

Ce sont les soldats
Qui depuis la guerre
Mordent aux appas
Des filles de sch'Berlière
Et dans ma barbe je ris,
Car les amants d'aujourd'hui
Vivent le même roman
Que les amoureux d'antan.

REFRAIN

Jeunes amoureux
Qui cherchez l'ombre de mes rives
Jeunes amoureux
Hâtez-vous et soyez heureux
Jeunes amoureux
En attendant que l' jour arrive
Jeunes amoureux.
Aimez-vous et soyez heureux.

Mais ne te trouble pas ainsi mon enfant, tu as raison d'aimer ce beau soldat.

Le compère (à bout de patience). — Assez ; on ne vous demande pas votre avis...

Le Matz (souriant et lui coupant la parole). — J'aime cette belle ardeur de jeunesse... Mais que vois-je ? (Il sort du buisson.) Vous êtes du 16e... du 16e d'infanterie ?

Le compère. — Oui, et après ?

Le Matz (s'avançant). — Comment ? le 16e est par ici et je n'en savais rien. Venez-là, jeune homme, et n'hésitez pas à serrer la main d'un dieu.

Le compère (ironique). — C'est étonnant comme la guerre rapproche les distances.

Le Matz (tout entier à ses souvenirs). — Ce vieux 16e ! Il est resté si longtemps dans le pays, que j'avais fini par l'adopter et ses poilus avaient remplacé dans mon cœur les gars de l'Oise qui venaient autrefois, les jours d'été, faire la sieste sous mes ombrages. Et puis, ils étaient aux petits soins pour moi, chaque fois que mes rives s'éboulaient et que mes eaux menaçaient de s'épandre alentour, je voyais arriver en hâte de longues théories de poilus porteurs de pelles et de pioches, qui avaient vite fait de tout remettre en ordre. On arrachait les mauvaises herbes qui envahissaient mon lit et l'on me surmontait de petits ponts charmants, sous lesquels je passais

en riant de plaisir. En revanche, mes peupliers tendaient leur rideau vert pour cacher les cheminements des corvées et les poilus lavaient leur linge pouilleux dans mes eaux claires ! Epoque bienheureuse et idyllique... Deux ans déjà ! Qu'avez-vous donc fait pendant ce temps ? Vous avez sans doute enduré bien des souffrances et vu plus d'une bataille, hélas, et mainte amoureuse cherchera en vain son amoureux dans vos rangs éclaircis...

Le compère. — Ce que nous avons fait ? Eh mais, nous avons rendu visite à pas mal de vos collègues et des plus huppés...

Chansons des Rivières

L'OISE

(Air : *de Mireille*)

Ce fut d'abord vers l'Oise lente
Que nous prolongeâmes l'attente,
Dans la tranchée aux jours sans fin (*bis*).
Et sans qu'il y eut de bataille
Plus d'un copain
Fut terrassé par la mitraille
Un beau matin.

LA MEUSE

(Air : *Les Girondins*)

Mais, soudain, aux rives de la Meuse
L'ennemi tente le destin,
Et dans la lutte glorieuse
Plus d'un meurt pour sauver Verdun !
Et la terre arrosée (*bis*)
Par le sang des héros, demeure consacrée (*bis*).

L'AISNE

(Air : *Celle que j'aime est parmi vous*)

Puis c'est l'Aisne au climat plus doux
Où nous allons tremper nos poux,
Et nous savourons les délices
Des obus lisses
Qui défoncent tout.
Six mois sans être remplacés,
On est tellement encrassés,
Depuis les pieds jusqu'au cou,
Que l'Aisne ne peut en venir à bout.

LA SOMME

(Air : *Angélus de la mer*)

Mais voici que pour nous
Luit une aube sanglante.
Nous entrons dans l'enfer.
Voici l'heure où pour vaincre
Dans l'horreur géante
Il faut un cœur de fer !
Entendez-vous ? C'est comme un râle immense
Montant du sein d'un sinistre marais,
Et couvrant la clameur de la souffrance,
D'énormes canons tonnent sans arrêt.
Au loin, c'est le flot noir, le flot noir de la Somme
Qui rampe sous le ciel de feu
Sinistre comme un ciel sans Dieu.
Sombre fleuve d'enfer, renié par les hommes,
Fleuve de mort ! fleuve de sang ! oui c'est la Somme.

LA LOIRE

(Air : *Le Biniou*)

Mais loin des champs de carnage
Un fleuve vierge de sang
Reflète un ciel sans nuage.
Dans son flot large et puissant,
Il écume sur la lave
Puis il roule sans entraves
Dans la plaine au sein fécond
C'est la Loire au si doux nom.
D'abord, vaincre l'Allemagne,
Loire, ma Loire, ô fleuve chéri !
Et puis revoir ma montagne,
Loire, ô ma Loire, fleuve chéri.

Le Matz. — En effet, vous avez voyagé. Mais vous êtes revenus à vos premières amours, j'espère que ce sera pour longtemps.

Le compère. — Qui sait ? (regardant la commère). L'avenir est gros de menaces et aussi d'espoir.

La commère. — Ne parle pas ainsi, je t'en prie, tu m'épouvantes ; n'as-tu pas assez souffert comme cela ?

Le compère (s'efforçant de plaisanter). — Il faut bien délivrer la maîtresse de ce vieux Matz, elle est encore à demi captive aux mains des boches.

Le Malz. — Voilà qui est parlé, jeune homme ; comptez sur moi, pour cette bonne parole ; autant qu'il est en mon pouvoir, je vous protègerai ; promenez-vous en paix le long de mes rives avec votre Gaby bien-aimée. Si jamais un obus s'égare jusqu'à vous, le sol détrempé de mes eaux, l'empêchera d'éclater ; mais je ne me sens plus de joie et je cours prévenir tous mes amis, du retour du 16e.

C'est la côte 91 qui va être contente !

(Il disparait derrière le buisson).

SCÈNE III

Le Compère, la Commère, le Miladzeu

La commère. — Brave vieux, après tout.

Le compère. — Un peu piqué.

(Surgit par la droite le Milàdzeu, poilu du 16e, égaré en corvée de boyau, la pelle sur l'épaule).

Le miladzeu. — Vois-tu les ! Miladzeu de blanc, tu parles s'ils s'en font ces deux-là, pendant que les copains s'appuient la séance du manche. Eh bien ! mon vieux, à la bonne heure, tu ne perds pas de temps pour renouer connaissance, faut croire qu'on s'était sacrément tapé dans l'œil.

Le compère (agacé). — Dis donc ; je ne te demande pas l'heure qu'il est.

Le miladzeu. — Quai-zi-te ! Mais c'est égal elle est bien bonne !

Le compère. — Qu'est-ce qui est bon ? D'abord, je te prie de garder ta langue et de respecter ma fiancée.

Le miladzeu. — Ah ! oh ! pardon ; je la boucle, mais suffit... (avec une indignation subite). Alors comme çà tu désertes le pays ; il a fallu que tu viennes dans l'Oise pour trouver chaussure à ton pied. C'est égal, tu sais, y en a vé san Tsiève, à la Rica, et ailleurs qui pourraient s'aligner auprès de la demoiselle, soit dit sans l'effleurer.

Le compère. — Ça suffit... Chacun son goût.

Le miladzeu. — T'as raison, chacun son goût, quand à moi.....

CHANSON (Air : *La Paimpolaise*)

I

Quand je suis parti pour la guerre
J'étais naïf et croyais voir
Des tas de femmes extraordinaires
Bien plus chouettes que celles du terroir
Je fus attrapé.....
Vite détrompé.
Et j'm'aperçois sans chercher noise
Qu'au point de vue du cotillon
Rien n'peut valoir ma stéphanoise,
Qui m'attend près de Saint-Chamond.

II

J'ai trimballé mon espérance
D'un bout à l'autre bout du front,
J'en ai vu des fraîches et des rances,
Vu du poil noir et du poil blond.
Et même du gris
Mais sans parti pris.
Tu peux croire ce que j'te dégoise
Y en a pas une qu'à un chignon
Qui vaille c'lui de ma stéphanoise,
Qui m'attend près de Saint-Chamond.

III

C'est possible que çà vous chiffonne
Mam'zelle, je comprends votre émoi,
Çà ne plaît guère aux jeunes personnes
De savoir qu'il y a mieux que soi ;
D'abord être franc,
Ensuite galant.
Je ne dis pas que les filles de l'Oise
Ne soient toutes que des laiderons,
Mais j'aime mieux ma stéphanoise,
Qui m'attend près de Saint-Chamond.

La commère. — Charmant il est aimable ce garçon.

Le miladzeu. — Mais dis-donc. C'est pas tout çà, t'as pas vu les copains, je me suis gourré en venant de ce sacré camp. Voilà une heure que je leur trotte au derrière, je ne me suis pourtant arrêté que cinq minutes à dire bonjour à une vieille connaissance de ch'Berlière.

Le compère. — Tiens ! tiens ! toi aussi.

Le miladzeu. — Ouai !... Ouai !... Ganipo ; le bistro d'à côté l'Eglise. Chacun fait ça qui peut... pas vrai ; toi, t'aime les femmes... Moi j'aime le pinard.

CHANSON DU PINARD

(Air : *Quand Madelon*)

A toi l'amour si c'est ce que tu préfères,
Mais quand à moi, vive à jamais le pinard.
Quand je le vois étinceler dans mon verre
J'ai le cœur libre du sinistre cafard,
Pourvu qu'au fort de la bataille
J'aie du pinard rien ne m'émeut.
Le canon fait un bruit de futaille,
Doux à mon cœur de Miladzeu,
Vin contre bière : Hardi ! c'est le suprême effort
Des bons buveurs de vie et des buveurs de mort.

REFRAIN

Le Miladzeu trouve plaisir à boire,
Y faut s'mouiller avant d'aller au feu,
Et le pinard met un désir de gloire
Dans le cœur du Miladzeu.
Le Miladzeu n'est pas un type austère
Grâce au pinard qui l' rend toujours joyeux.
Le Miladzeu se moque de la guerre,
Grâce au pinard, Miladzeu, Miladzeu !

Ah ! je me trotte, allons ménagez-vous.

La commère. — En voilà un mal élevé.

Le compère. — Enfin, heureusement qu'ils ne sont pas tous comme çà dans le régiment. Mais, allons plus loin, ce coin est décidément trop fréquenté.

(Ils se disposent à continuer leur route).

SCÈNE IV

Le Compère, la Commère, la Côte 91

(Un grand bruit et la Côte 91 entre en se dandinant avec hâte et majesté. Grosse personne rougeaude, pancarte sur la poitrine (chiffre 91). Chevaux de frise et attributs variés. Coiffure triangulaire).

La côte 91. — Que le Matz est donc un brave Dieu de m'avoir prévenue. Mais le voilà le 16e (elle s'empare des mains du compère et les secoue vigoureusement).

La commère. — Qu'est-ce encore que cette vieille folle ?

Le compère. — Quelle poigne ! Mais à qui ai-je l'honneur ?

La côte 91. — Tu ne me reconnais pas fiston ? Pourtant j'ai bien dû t'abriter dans mes flancs jadis, quand je couvais tout un bataillon de tes pareils, comme une mère poule ses petits ; je suis la côte 91, parbleu. Allons tu y es cette fois.

Le compère. — Excusez : il y a si longtemps ! (à part). Quelle fantasmagorie.

La côte 91. — Ah ! je sais bien, j'ai changé ; je suis toute ridée, toute grêlée, trouée comme une écumoire. De votre temps, pendant la belle saison, le bois triangulaire me faisait encore de loin, une chevelure tout à fait présentable. Hélas ! un à un mes cheveux sont tombés sous le schampoing des obus et des torpilles. Heureusement que j'ai la tête solide, mon pauvre crâne en a vu de rudes : N'importe, je suis encore solide au poste et je tiens !

Le compère. — Oui, vous avez de beaux restes ; mais ne vous faites pas de bile, tout çà reviendra.

La côte 91. — Oui, mais quand ? dame, tu sais, je n'ai pas toujours été ainsi, j'ai porté autrefois de belles robes couleur de prairie, depuis la guerre je suis en kaki, c'est moins salissant, mais çà me vieillit.

Le compère. — Çà reviendra je vous dis ; un bon coup de charrue et il n'y paraîtra plus.

La côte 91. — Ah, j'aurais besoin d'un bon coup de peigne, j'ai des pellicules d'acier et la peau pleine de grains de ferraille ; il faut dire aussi que je suis beaucoup plus mal soignée que de votre temps ; vous autres, vous me faisiez faire toilette, toujours la pelle et le balai à la main, vous me nettoyiez les

boyaux tous les matins, même plusieurs fois par jour et vous n'aviez pas de potard à ce moment, sans cela c'est lui qui m'aurait Jubolisée. A vrai dire, cela ne m'empêchait pas d'avoir des tranchées, mais avec une bonne ceinture de fils galvanisés je tenais encore le coup. Mes nuits étaient quelquefois agitées, mais avec d'aussi bons défenseurs que vous.

Le compère. — Et défonceurs.....

La côte 91. — Oh oui! pour cela vous pouvez vous vanter de connaître mon anatomie, mais vous saviez vous y prendre vous autres, vous aviez la main douce, vous ne pénétriez en moi qu'à petits coups, sans explosion ni décharge intempestive. Puis vous ne me trouviez jamais assez belle, c'était le bon temps ; mais si je ne me trompe voici encore un de mes vieux amis.

SCÈNE V

Les Mêmes. — Le Miladzeu

(Le Miladzeu reparaît à droite, il n'a pas trouvé la corvée, il jette sa pelle et s'éponge le front).

Le miladzeu. — Y a pas, cette fois y m'ont ; ah ! les vaches où ont-ils pu se fourrer ? Y z'ont peut-être pris l'ancien boyau cavalier.....

(Il avise le groupe des précédents).

Oh ! là là. V'l'à qu'il a trouvé une belle-mère à c't'heure ; la famille augmente ; à quand l'baptême ? tout de même elle est rudement marpaillée la grosse.

Le compère. — Approche un peu Miladzeu. Je te présente une vieille connaissance (solennel). La côte 91.

Le miladzeu. — Hein ! quoi ? (à part). Çà y est, ol est bion piquot ; çà peut-être dangereux, ne les excitons pas (haut). Eh ! Madame 91, enchanté, enchanté de vous revoir, franchement je vous aurais jamais cru d'un tempérament si... mobile.

Le compère. — Oh ! le terrain était plutôt.... mouvant par endroits.

Le miladzeu. — C'est égal ! je ne m'étais jamais aperçu en creusant les flancs de Madame avec ma pelle qu'ils avaient une forme si féminine. Enfin ne cherchons pas à comprendre,

d'ailleurs je me sens tout chose aujourd'hui, j'ai la lourde ! Pourtant, j'ai bu que de l'eau, signe qu'il n'y a plus d'pinard, parce que, foi de miladzeu ! s'il y en avait une ch'tiote goutte...

Le compère. — Elle serait pour toi ?

Le miladzeu. — Tu parles ! tout de même, elle est un peu forte celle-là. Mais ne les excitons pas, parbleu je vous remets maintenant ! la côte 91, je ne connais que çà.

CHANSON (Air : *J'ai tant pleuré pour toi*)

Ier Refrain

J'ai tant pellé pour toi,
Tant bêché, tant pioché sur tes pentes,
J'ai passé tant de jours et tant de nuits à peiner pour toi.
J'ai mouché tant de fois
Sur mes mains des ampoules cuisantes
Que loin de t'ignorer,
Je ne connais que toi.

Ier Couplet

Ma pauvre vie
Dans tes boyaux toujours boueux
Fut embellie
Par le désir de faire mieux.
Mais quelle rage
Après un boulot ruineux,
Il fallut selon l'usage
Boucler mon sac et t'dire adieu.

IIe Refrain

J'ai tant lutté pour toi,
Tant gelé, tant sué sur tes pentes,
J'ai passé tant de jours et tant de nuits à veiller sur toi.
J'ai vidé tant de fois
Mon flingot sur ta croupe puissante
Que loin de t'oublier,
Je ne pense qu'à toi.

IIe Couplet

On t'a quittée
Pour aller vivre en d'autres lieux,
Ces deux années,
Des jours heureux ou malheureux.

Mais rien n'efface
Les traits au fond de nos yeux,
De ta silhouette grasse
Car elle fut gravée au feu.

IIIe REFRAIN

J'ai tant rêvé de toi,
Tant regretté ta pelure gluante,
J'ai usé tant de fois de mon manche pour d'autres que toi.
J'ai tout au fond de moi
Dut rengaîner tant d'ardeurs brûlantes
Que loin de t'oublier
Je ne pense qu'à toi.

La côte 91. — Merci de tes compliments petit, mais c'est étonnant je ne vois venir aucune de mes amies; j'avais pourtant fait signe à la Ferme de Canny et averti la Voie Ferrée en passant, allons je vais les activer un peu. A tout à l'heure ! (Elle sort).

Le miladzeu. — Ils vont me faire devenir dingo (apercevant le peuplier). Oh ! là là, qu'est-ce encore que ce phénomène ; les arbres qui se balladent maintenant ? Oh ma tête ! ma pauvre tête !

SCÈNE VI

Le Compère. — La Commère
Le Miladzeu. — Le Peuplier

Le peuplier (au Miladzeu). — Voulez-vous cher ami me soutenir un peu ?

(Personnage grand, maigre, branche de peuplier montant en éventail derrière le dos, voix de basse lamentable et tragique).

Le miladzeu (complètement médusé). — Mais certainement monsieur. Appuyez-vous sur mon épaule, là, là. Combien je regrette de n'avoir pas une goutte de gniole disponible (à part). Oh ! là là ma tête (haut). Voulez-vous mon mouchoir ? Il sort un tire jus gigantesque).

Le peuplier. — Merci, mon insondable douleur ne saurait connaître aucun adoucissement. La nouvelle transmise par mon cousin du bois des Noirs était donc exacte ; te voilà

revenu, 16e d'infanterie. Je devrais te haïr, mais je n'en ai plus la force, non pas que le temps soit venu émousser mon désespoir, mais parce que de nouveaux deuils de plus en plus cruels, se sont ajoutés aux anciens... et pourtant, souvenir terrible ! Qu'avez-vous fait du cadavre de mes frères fauchés par la mitraille de l'ennemi ? A peine le tonnerre de la rafale s'était-il apaisé que vous surgissiez de terre, la hache et la scie à la main ; quelques instants encore, et ce qui avait été un bon et brave peuplier de France, montait vers le ciel en lugubres spirales de fumée, et je n'avais pour me consoler que l'impuissante compassion de ma lamentable amie la Croix Brisée. (Il demeure quelque temps abîmé dans sa douleur).

Le compère. — Soyez assuré, mon cher monsieur, que nous prenons part de la façon la plus intense à votre deuil extraordinaire, si je comprends bien.

Le miladzeu (suit et imite tous les mouvements du peuplier en les amplifiant d'une façon comique; parodie de son désespoir).

Le peuplier. — Hélas ! (il entonne la chanson),

(Air : *Ferme tes jolis yeux*)

I

Tout auprès de la Voie Ferrée
A deux pas du réseau français
Et pas loin de la Croix Brisée
Poussaient vingt-et-un peupliers
Ils étaient connus à la ronde
Par leur sveltesse et leur verdeur
Et quand la lune vagabonde
Projetait sur eux sa pâleur,
Ils avaient vraiment grande allure
Au sein de la belle nature.

II

Mais ils étaient de par leur taille
Trop faciles à répérer
Et tous les jours sous la mitraille
Un peu de leur bien s'envolait.
Si bien qu'enfin le sacrifice
Pour vingt d'entre eux fut consommé
Par les cuistots avec délices
Leur pauvre corps fut consumé.
Debout, hélas, seul je demeure,
Et tout le jour au vent je pleure.

REFRAIN

PEUPLIER ET COMMÈRE

Pleurez, pleurez mes yeux
Sur mes vingt pauvres frères,
Sur nos morts glorieux
Quelle douleur amère.
Pleurez, pleurez mes yeux,
Car ma famille aimée
Est devenue fumée,
Pleurez, pleurez mes yeux.

MILADZEU ET COMPÈRE

Pleurez, pleurez monsieur
Sur vos vingt pauvres frères,
Mais leur bois spongieux
Est rudement délétère
Pour faire pleurer les yeux.
Bourrez-en la cheminée,
Mais gare à la fumée,
Pleurez, pleurez mes yeux.

La commère. — Je me sens toute attristée. Consolez-vous monsieur le Peuplier, les beaux jours reviendront.

Le peuplier. — Hélas je ne reverrai pas les beaux jours. Je suis miné par la maladie, criblé d'éclats, le vent de la prochaine bataille suffira à me jeter à terre. N'importe je serai mort à l'ennemi. Allons il faut que je rejoigne mon poste, si je tardais davantage, les artilleurs boches croiraient m'avoir abattu (il s'appuie sur le miladzeu et l'entraîne).

Le miladzeu (pleurant presque). — C'est lamentable ! lamentable, oh ! ma tête, oh ! ma tête.

SCÈNE VII

Compère, Commère, le Matz

Le compère. — De plus en plus fort ? Bah ! ils peuvent tous crever ces peupliers ; ils n'étaient bons qu'à nous faire répérer.

La commère. — Mais n'est-ce pas notre vieux Matz qui revient, il n'a pas l'air content.

Le Matz. — Pas moyen de décider la Ferme de Canny à faire un pas, elle a toujours aimé vivre à l'écart, et la guerre ne l'a pas changée ; elle est si terre à terre.

Le compère. — En effet, elle doit l'être de plus en plus.

Le Matz. — Enfin elle me charge de transmettre ses compliments ainsi que ceux de sa ch'tiotte fille la Bascule. En voilà une pimbêche ! et dire qu'avant la guerre c'était une bascule publique, qu'elle se laissait monter dessus par tout le monde ; aujourd'hui il ne fait pas bon s'en approcher ; je crois qu'une batterie de 77 en est tombée amoureuse. Ils miaulent de fureur dès que quelqu'un fait mine de s'approcher d'elle.

Le compère. — Et de Canny, personne ne vient ?

Le Matz. — Tout le monde vous fait compliment, l'Eglise n'ose pas se montrer à l'arrière parce qu'elle est coiffée de de travers. Le château toujours tremblant est descendu à la cave de peur du bombardement. La mare aux canards est tellement vaseuse qu'on ne peut rien en tirer. La gare serait bien venue, mais elle est empêtrée dans un réseau de barbelés et puis je crois qu'elle est vexée, elle qui fut départementale, de servir un maigre tortillard.

Le compère. — La gare demeure et ne se rend pas, quoi !

Le Matz. — Quand à la Ferme Laroque, c'est une grande dame, elle renie ses origines d'humble fermière, et ne veut plus être que le P. C. du Colonel.

Le compère. — Quels bons souvenirs m'a laissés ce Canny, il faut que j'y retourne en pèlerinage ? Quand j'y songe...

CHANSON (Air : *Fascination*)

Je t'ai habité si longtemps
Pour te défendre sans ménager ma peine
Contre l'Allemand
Toujours menaçant.
Qu'à voir tes pauvres murs, ta côte et ta plaine,
J'oubliais mon village absent,
Et puisse le sort faire que le seizième
Ait le bonheur de te délivrer lui-même,
Car mon vieux Canny je t'aime.
Je veux revoir pas à pas les lieux
Tristes ou joyeux
Où fut ma demeure.
Je veux revoir la chère cagna
Qui nous procura
Maintes joyeuses heures,
Je veux m'asseoir parmi
Des tombes d'amis,
Afin que j'y pleure,
Chercher du souvenir aux débris de tes toits,
C'est un peu retourner chez moi.

La commère. — Ah ton Canny ! ton Canny. Y ne vaut tout de même pas ch'Berlière.

Le compère. — Je ne te dis pas cela, ma chérie...

SCÈNE VIII

Les Mêmes — La Voie Ferrée

Le Matz. — Enfin, voilà quelqu'un.

La voie ferrée. — Excusez-moi : j'ai fait le tour par les Grangettes, et puis je suis obligée de suivre toujours le même chemin ; je suis vue de partout, j'ai beau me cacher dans les

herbes, je sens les yeux de l'ennemi toujours fixés sur moi, cela m'a fait froid dans le dos : enfin, malgré tant de traverses, me voici : (elle serre la main au compère). Eh bien ! Monsieur du 16e, vous voilà de retour, et comment vont mes mitrailleurs ? J'ai conservé un faible pour eux ! Ah ! les canailles, combien de fois ils m'ont déboulonnée et jetée sur l'herbe de toute ma longueur ; ils avaient le chic pour me pincer le boulon, même un jour ils ont eu le toupet de prolonger leur boyau jusque sous mon remblai et de me planter leur pièce entre mes rails. Heureusement que j'entends la raillerie.

Le compère. — Les mitrailleurs n'en sont pas à un coup près ; les nôtres sont, je crois, encore de ce monde, et, tiens, n'est-ce pas l'un deux qui s'avance là-bas ?

SCÈNE IX

Les Mêmes. — Le Mitrailleur

Chanson en coulisse. — (Mitrailleur tentaculaire, pioche sur l'épaule, uniforme boueux, longs tentacules pendant autour du casque, en forme de pieuvre).

(Air : *Les Mousquetaires au Couvent*

I

Pour faire un brave mitrailleur,
Un mitrailleur tentaculaire,
Il faut loger son poil ailleurs
Que dans la main comme d'ordi-
Et défoncer le sol gelé [naire,
Ou peller, de l'eau jusqu'aux
[fesses,
Au même rythme que sa pièce
Faucher les boches avec
[ivresse.

II

Le mitrailleur tentaculaire
Va droit son chemin sans souci.
Il n'a pas peur qu'on le re-
[père
Malgré ses immenses chichis,
Et bravant tous les ridicules
Sans peur d'effaroucher autrui
En vieux praticien sûr de lui,
Il exhibe ses tentacules.

REFRAIN

Oui, Messieurs, c'est bien là,
Le mitrailleur tentaculaire.
A lui les nuits dans la mélasse
Qui changent ses pieds en glaçons,
Mais à lui l'âme jamais lasse
Qui change sa peine,
Qui change sa peine en chansons !

La voie ferrée. — Ciel ! Que vous est-il poussé, mon cher ami, tout autour de la tête ?

Le mitrailleur. — Ah ! c'est vous, ma vieille voie ferrée ? pas trop rouillée, non ? Je me proposais de vous rendre visite ; çà vous épate, hein, ces trucs autour de ma tête ? Ah dame, c'est que voilà ! (Il déclame).

Dès que tombe le crépuscule,
Ou que la chouette hulule
Au pommier qui la dissimule,
Alors quittent leur édicule
Les mitrailleurs à tentacules.
Et par les bois, ils déambulent,
Avec des chutes ridicules
Dans les flaques qui les maculent.
Et leurs croquenots qui s'éculent
Font comme un bruit de mandibules
Dans la fange qui s'accumule.
Leur boîte à gaz tintinabule,
Ou c'est un casque qui bascule.
Quelque juron qu'on éjacule
Contre un copain, qui vous bouscule,
Et vous renfonc' la clavicule :
Va donc ! chameau ! crétin, crapule !
« Assez ! la ferme ! espèce de mule ! »
Et cependant les noctambules
Ont rud'ment mal à leurs rotules ;
Leurs jambes, aïe ! font la virgule ;
Ils vont, dolents et somnambules,
Et l'on avance et l'on recule,
Tandis que les gradés calculent
Dans les ténèbres aux clartés nulles,
Où peuvent bien être les tentacules !
C'est là ! prépare ton matricule !
Le boyau bée comme une fistule,
Les trous d'obus sont des pustules.
Hardi, les outils grand module !
Hardi, la pioche et la spatule !
Jusqu'à ce que les mains vous brûlent ! ..
Fleur de feu sur son pédoncule,
La fusée crève comme un bulle,
Elle oscille comme un pendule,
Et retombe en pluie miniscule.
Piqué par quelque tarentule,
Le boche en patrouille circule,

Cherchant le guetteur qu'on jugule.
Silence ! le boche crédule
Doit ignorer les tentacules.
De cette terre qu'on manipule,
Notre labeur d'humbles hercules
Fera celle que tous adulent,
La déesse que tous postulent,
Et sur laquelle tous spéculent,
La Victoire au V majuscule !
Il faut que le boche recule :
Déjà la famine l'accule,
Il voit diminuer son pécule,
Et n'a plus même de fécule ;
Il mangera l'animalcule
Qui sur son dos sale pullule ;
Il faut que les alliés l' canulent,
Et que les Anglais, nos émules,
Lui fass'nt avaler la pilule ;
Qu'on fourr' Guillaum' dans un' cellule
Avant qu'arrive la canicule,
Et tout çà grâce aux tentacules !...

La voie ferrée. — Ouf ! je crois que vous m'en contez.

Le mitrailleur. — Pas du tout, tuyaux sérieux, mais venez-donc, les copains ne sont pas loin; vous en apprendrez plus long.

La voie ferrée. — Allons, vous venez vieux Matz ?

Le Matz. — J'y vais... mais serait-il possible ? (Ils sortent).

SCÈNE X

Le Compère. — La Commère

Le compère. — Et dire que nous étions venus ici pour être tranquilles, nous sommes bien tombés avec cette bande de fous; mais je ne sais plus, rêvons-nous ? Sommes-nous éveillés? Je finis par trouver cela tout naturel.

La commère. — Moi aussi, je n'ai plus bien ma tête à moi.

Le compère. — C'est comme une ivresse qui nous tient, il me semble que tout remue, que tout vibre, que tout aime. Vois-tu chérie, c'est cela ! voilà le magicien qui nous a jeté un sort, c'est l'amour.

Chant : C'EST L'AMOUR

(Air : *Les Saltimbanques*)

I. — La Commère

On dirait qu'un nuage
Sur nos yeux s'est posé,
Et tout le paysage
A l'air d'être enchanté.
Partout c'est un délire,
Des frissons inconnus,
Qu'est-ce que ça veut dire ?
Mon cœur est éperdu.

REFRAIN (*en chœur*)

C'est l'amour qui flotte dans l'air et sur l'onde,
C'est l'amour le tout puissant maître du monde,
C'est l'amour par qui tous ces lieux sont hantés,
C'est l'amour par qui tout nous semble enchanté.

II. — Le Compère

Laissons entrer le rêve
Dans notre cœur charmé,
Car cette heure trop brève
Vient de l'éternité,
Toute chose s'éclaire
Aux rayons de bonheur,
Et la joie de la terre
Est celle de nos cœurs.

REFRAIN (*en chœur*)

(A la fin du chant, pendant l'extase amoureuse du Compère, le Matz, Voie Ferrée, Côte 91, Peuplier, rentrant en scène sur les dernières mesures chantent en désignant du doigt les amoureux).

(Le rideau baissera lentement).

Fin du deuxième Acte

TROISIÈME ACTE

SCÈNE I

Quatre Travailleurs. — Le Miladzeu

(La scène représente un dépôt de matériel à un carrefour de boyaux. Le boyau de gauche porte l'écriteau P. C. " Brigade " celui de droite, l'écriteau " Croix Brisée ". Au premier plan, tonneau javellisé, outils, schlittage, fils de fer, etc. Au lever du rideau, le Miladzeu ronfle tranquillement adossé au tonneau; surviennent les travailleurs en file indienne par le boyau de droite).

Premier travailleur. — Si qu'on ferait la pause ?

Deuxième travailleur. — Probable, oui, surtout qu'y a d' l'eau de javel, on va en profiter.

Troisième travailleur. — Avec tout çà, c't'animal de Miladzeu y a toujours coupé.

Deuxième travailleur (venant avec son bidon tirer l'eau au tonneau, aperçoit le Miladzeu qui dort). — Mince alors, le v'là, et y pionce, ah ! la vache. (Il secoue le Miladzeu par l'épaule au milieu des exclamations des autres).

Le miladzeu (en s'éveillant). — Hein ! Ah, c'est vous ? (Flegmatique et s'étirant). Pas trop tôt ! (Il baille). Assez longtemps que je vous attends !

Deuxième travailleur. — Eh bien, mon chameau !

Troisième travailleur. — C'coup là, tu la salis !

Quatrième travailleur. — C'est comme çà que tu les mets ?

Troisième travailleur. — Et que tu laches les copains !

Le miladzeu. — Ben quoi ! vous n'aviez qu'à pas vous barrer si vite.

Premier travailleur. — Enfin çà va, tu seras toujours le même !

Le miladzeu. — Mon vieux, tu sais bien que dans le métier, pu que c'est qu'tu te débrouilles, mieux que ça vaut.

Deuxième travailleur (s'épongeant le front). — Quel sacré foutu d'métier tout de même !

Troisième travailleur. — Sûr que t'es pas payé cher du mètre.

Premier travailleur. — T'plains pas. V'là que t'as fini tes années d'apprentissage ; à c't'heure, tu connais ton affaire. D'ailleurs, c'est pas malin, parce que c'est toujours la même chose et depuis trois ans.

CHANSON (Missouri)

I

Par le soleil ou bien par la pluie
Le jour... la nuit
Pas de répit.
La vie est pleine de délices.
C'est toujours la même histoire,
Les boyaux sont tous à récurer
Il faut schlitter
Et clayonner
Et l'on travaille en chantant
Tout doucement.

II

Lorsque les bleus viennent d'ar-
Sans leur donner [river,
Le temps de respirer
On leur colle un clayonnage
Une échelle de schlittage,
Et puis, on leur dit, il faut aller
Dans Poincaré
Le récurer
Et les bleus partent en chantant
Tout doucement.

III

Aussi les poilus en permission
S'embêtent à fond
Trouvent le temps long
Et ne font que parler de schlit-
[tage
Sans cesse à leur entourage
Et lorsque avec leur petite
[femme chérie
Qui s'attendrit
Dans leur grand lit
Ils s'endorment en chantant
Tout doucement.

REFRAIN (*en chœur*)

Tout le long, le long du grand
[boyau
Avec une pelle, on enlève l'eau,
On y pose du schlittage
On met du clayonnage
Et lorsque enfin tout est terminé
Faut reprendre ou l'on a com-
[mencé,
Car tout s'est éboulé.

Le miladzeu. — C'est pas tout çà ; alors, on s'débine ?

Premier travailleur. — Allons-y ! (Ils se lèvent et partent en chantant par le boyau de gauche).

SCÈNE II

Les Mêmes. — Le Brancardier

(A peine sont-ils dans le boyau qu'une dispute éclate avec un brancardier qui vient en sens inverse brandissant un seau de désinfectant).

Le brancardier. — Renversez pas ma marchandise.

Premier travailleur. — Ah ! dis-donc, je suis en caillou de choux?

Deuxième travailleur. — Aïe, quand t'auras fini d'm'écraser les ribouis.

Troisième travailleur. — Tu voudrais peut être qu'on fasse les boyaux plus larges, on voit bien que c'est pas toi qui les creuse.

Quatrième travailleur (qui n'est pas encore dans le boyau). — Non, mais écoute-le, tu peux en parler de toi et de ta boîte, quand on est malade on peut toujours compter sur la bonne nature.

(Il chante : Air, *Viens Titine*)

I

Si vous avez le foie en capilotade,
Ou bien les poumons tout en marmelade,
Des pellicules,
Ou bien des fistules,
Ou la rotule
En mauvais état,
Les pieds nick'lés ou bien les pieds plats,
Ou bien du mal à l'estomac.

II

Si vous avez l'œil en déconfiture,
L'oreille décollée, le nez qui suppure,
Si vot' vessie
D'microbes est remplie,
Ou bien durcie,
Ou fait les cent coups,
Si vous fait' trop dur, ou trop mou,
Ou si vous ne faites pas du tout.

REFRAIN

Teinture d'iode,
Ipéca,
Y a rien autre à faire que çà
Pour les bronches et les tibias
Teinture d'iode,
Ipéca,
Et si vous n'êtes pas claqué,
Vous s'rez r'vacciné.

(Tous reprennent au refrain et le brancardier, roulant de l'un à l'autre, vient s'échouer sur la scène en grognant, tandis que les autres disparaissent dans le boyau).

SCÈNE III

Le Brancardier. — La Feuillée

Le brancardier. — Çà va ! çà va ! vous pourrez toujours venir m'en demander de la teinture d'iode, quand vous aurez mal aux dents. Je vous en foutrai du coton pour vous boucher les oreilles (avisant la feuillée). Ah ! à nous deux, maintenant !

La feuillée (voix lamentable sortant des claies). — Grâce ! grâce ! ne venez pas encore me souiller de vos mixtures mal odorantes. Laissez-moi être un peu moi-même, secréter mes essences propres et rayonner alentour mes parfums naturels !

Le brancardier. — Ah ! mince alors ; quel est le loustic qui s'est mis en batterie là-dedans ! (Il s'arrête hésitant, son seau à la main).

La feuillée. — (Elle émerge comme une forme indécise et vaporeuse entre les claies).

Tell' que vous me voyez — je suis la feuillée,
Je m'en vais vous dire ce que j'suis au fond,
Bien que très en honneur dans toute l'armée,
Je suis surtout l'emblème de la Division. (1)

Je suis un autel ou l'on sacrifie
Avec une noble émulation
Et toujours on voit quelque ombre accroupie
Pour manifester sa dévotion.

(1) *Secteur postal 100.*

Je suis le guichet qui jamais ne ferme
Et qui reste ouvert la nuit et le jour.
C'est un défilé qui n'a point de terme,
Et toujours des gens attendent leur tour.

Je suis le boudoir où chacun s'isole,
Où le philosophe aime à méditer,
Où l'on vient rêver (magnifique école)
Au néant profond de l'humanité.

Je suis un tiroir secret et pratique
Où l'on vient verser ses chagrins du jour.
Ah ! que j'en ai vu des lettres épiques,
Combien j'en ai lues de lettres d'amour.

Je suis l'âme sœur a qui l'on confie
Ses chagrins cachés, ses peines de cœur,
On est plus léger lorsqu'on se confie,
Et je sais donner le parfait bonheur.

Je suis l'observatoire où la nature
Dévoile à nos yeux toute sa beauté,
Où l'on a loisir, quand la nuit est pure,
D'observer la lune en sa nudité.

Je suis le rempart de ce socialisme
Qui ne peut souffrir l'inégalité,
Tous grands ou petits avec stoïcisme,
Attendent leur tour d'être en aparté.

Je suis le creuset où tout se transforme,
Où l'azote impur redevient fécond,
Ce qui maintenant est magma sans forme,
Sera quelque jour la riche moisson.

Le brancardier (a écouté ahuri, au dernier quatrain il lâche son pot et s'enfuit par le boyau de gauche en se bouchant les oreilles, la feuillée disparaît).

SCÈNE IV

Deux Téléphonistes

(Ils apparaissent par le boyau de droite, tirant Frédéric par la bride, déroulant du fil et le fixant au fur et à mesure le long du boyau).

Premier téléphoniste. — Hue ! Frédéric ! Cà doit faire au moins le vingtième kilomètre.

Deuxième téléphoniste. — En deux jours, c'est un record ; heureusement qu'on a c't'animal pour traîner l'barda, pas vrai, Frédéric ?

Premier téléphoniste. — Sur que si on triple les lignes, c'est pas pour parler d' la pluie et du beau temps.

Deuxième téléphoniste. — En attendant on trime.

Premier téléphoniste. — T'en fais pas çà occupera toujours les copains qui relèveront le fil. (Ils sifflottent en travaillant, puis entonnent la chanson).

(Air : *Tout le long de la Tamise*)

PREMIER TÉLÉPHONISTE

C'est nous les demoiselles du téléphone,
Mais nos appâts n'ont pas peur des faunes,
Notre service est bien fait
Car c'est un service armé.
Mais comme tout le monde en abuse,
Quelquefois on s'fait traiter de buse,
On a çà d'commun
Avec tous les copains
Du grand central parisien.
Mais comme eux nous observerons l'usage
Du poireautage.

REFRAIN

Déroulons notre bobine,
Posons nos isolateurs,
Mais qu'l'obus radine,
Alors quelle cuisine !
Sur son dos meurtri du fil de tout's grosseurs,
Le pauvre type est en nage,
Il va courant comme un fou,
Sans perdre courage,
Il cherche avec rage
Le fil dont il a perdu le bout !

DEUXIÈME TÉLÉPHONISTE

Grâce à la science téléphonique,
Nous connaîtrons, destin ironique,
De retour à la maison,
Le danger des liaisons.
Nous saurons dans l' monde des affaires,
Comment embobiner l'partenaire,
Et nous pourrons toujours,
Même dans nos amours,
Conserver le fil des discours :
Au téléphone, on fait l'apprentissage
Du débrouillage.

REFRAIN

Déroulons notre bobine,
Posons nos isolateurs.
Viv'ment qu'on s'débine
Direction cuisines,
Il est temps de traire le percolateur ;
Notre cuistot, je le gage,
Aura j'té dans son rata,
Suivant son usage,
En guis' de fromage,
Des rognures de gutta percha !

REFRAIN *(en chœur)*

Déroulons notre bobine,
Posons nos isolateurs.
J'ai mal à l'échine.
Moi j'tiens une angine.
A force de traîner dans c'boyau d'malheur.
On inscrit tout d'même sa page,
Et l'histoire redira
A travers les âges,
Tout notre courage,
Car c'est grâce à nous qu'on les aura.

(Sur la fin de la chanson, ils disparaissent par la gauche en tirant sur Frédéric).

SCÈNE V

Le Compère. — La Commère

La commère. — Ecoute, allons nous-en, je n'aurais jamais dû te suivre jusque-là. Maman va être inquiète. Puis bien sûr qu'il se prépare quelque chose de terrible. Je tremble.

Le compère (rêvant). — Oui ; peut être l'attaque est-elle plus proche qu'on ne croit, tant mieux, après tout le moment est venu d'en finir, mais n'aie pas peur ma chérie, je suis absolument sûr qu'il ne m'arrivera rien.

La commère. — Mais, moi, je n'en suis pas sûre.

Le compère. — Tiens, nous allons être renseignés, voilà ce phénomène de chef des nettoyeurs qui s'amène, il doit être tuyauté.

SCÈNE VI

Les Mêmes. — Le Balayeur-Nettoyeur

Le chef des balayeurs. — (Balai modèle réduit au ceinturon, vaste plan à la main gauche, l'air important et très affairé, lorgnon, boussole, compas, instruments divers. — Il s'arrête indécis interrogeant la nuit et consultant la boussole).

Voyons ! le Nord est là, par conséquent le Sud est là, l'Ouest ici et l'Est là. Bien ! mais tout celà ne me renseigne pas très bien sur ma situation ; j'ai toujours regretté que les corps ne fussent pas munis d'un sextant pour faire le point. Cela serait précieux dans des cas semblables. Mais voici une jeune indigène qui à défaut de moyens plus scientifiques pourra m'aider à me repérer. Pardon, mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer d'une façon approximative quelle est notre situation en cet endroit ; autrement dit, où sommes-nous ?

La commère. — C'n'est pas bien difficile, m'sieu ; v'n'avez qu'à consulter ces ch'tiots écriteaux.

Le chef. — Ah ! pardon je n'avais pas vu. Décidément, l'avant se civilise. (Il sort un compas. Après une minute de recherches, il relève triomphalement la tête). Je suis au point 2375-5752 exactement, maintenant à condition de déterminer soigneusement

mon angle de marche, je suis à peu près certain d'aller où je voudrai.

Le compère. — C'est beau la science ! mais pardon, Chef, j'ai pratiqué longtemps le secteur, si vous avez besoin de tuyaux.

Le chef. — Merci, merci, mais vous oubliez qu'il s'agit maintenant de tout autre chose que du secteur tranquille que vous avez connu, il s'agit d'un secteur d'attaque. Il y a une différence capitale.

Le compère. — Secteur tranquille... il avait bien ses petits moments. Mais qu'importe, vous devez être comme toujours particulièrement bien renseigné. Savez-vous pour quand sera la danse ?

Le chef. — Mystère et taciturnité. (Il chante). Peut-être demain, peut-être jamais, mais pas pour aujourd'hui c'est certain. (Causant). Nul ne peut dire encore s'il s'agit d'une attaque à fond ou d'un camouflage en grand. Les desseins du grand chef sont impénétrables ; le jour J et l'heure H demeurent plongés dans les limbes de l'indéterminé. Cela seul manque d'ailleurs, car tout le reste est minutieusement prêt, et pour ce qui me regarde personnellement je puis vous assurer que mon ordre d'attaque est un pur chef-d'œuvre de précision et de sage organisation.

La commère. — C'est effrayant !

Le compère. — Oh ! oh ! et... Pourrait-on sans indiscrétion..... ?

Le chef. — Ecoutez, je veux bien vous en donner communication, mais gardez-vous sur votre tête d'en souffler mot, il s'agit ici d'un secret extrêmement important et la moindre révélation intempestive aurait peut-être d'incalculables et désastreuses conséquences. (Il déploie solennellement son papelard).

Série A z 3, (grand A petit z indice 3). Ordre N° 00023457. Equipe spéciale des balayeurs de tranchées du 16e régiment d'infanterie. — Extrait du plan d'engagement n° 32, série Z + 1.

A J — 1, l'équipe spéciale sera rassemblée avec des vivres et de l'eau pour 72 heures dans la cave n° 27 bis à Roye-sur-le-Matz ; l'équipe, conformément au nouveau règlement, sera soigneusement différenciée en hommes-balais et hommes-feuillées, les uns et les autres porteront le paquetage d'assaut allégé à 43 kgs 273 et seront porteurs en sus des accessoires ci-après :

(a) Hommes-balais : Chaque homme sera muni d'un balai complet modèle 1824 emmanché, d'un manche de rechange, de 6 mètres de fil de fer galvanisé pour réparations ; d'un seau dit hygiénique, et de 3 kgs de poudre spéciale désodorisante. Le caporal, chef de troupe sera en outre muni de la nouvelle corbeille à papier pliante, modèle 1917.

(b) Hommes-feuillées : Chaque homme sera porteur d'une pioche, modèle ordinaire du génie, d'une pelle de parc, d'une bêche spéciale, modèle 1916. En outre chaque homme sera muni de 25 clous de 30 et d'un marteau, modèle 1880 modifié en 1887, de 4 piquets de 0,80 sur 0,035 de huit planchettes de 0,25 sur 0,60, dont 2 à échancrures centrales semi-lunaires. Le caporal, chef de troupe, portera en outre une hache, une masse et une scie, modèle 1874.

Nota. — Au cours d'attaque des dépôts spéciaux de papiers hygiéniques seront constitués par les soins de détachements de la S. H. A. (Section hygiènique d'Armée) A H + 834 l'équipe spéciale de balayeurs sortira de la cave en colonne par un et se réunira à la Croix Brisée dans la même formation en utilisant les cheminements fixés. (Voir additif 34 ter à l'ordre d'engagement).

A H + 872 l'équipe prendra la formation d'assaut et sortira de la parallèle de départ. A H + 900, le groupe des hommes-balais devra être en mesure d'opérer la collecte des croûtes de pain et des vieux papiers dans la première ligne ennemie, le groupe des hommes-feuillées continuera sa marche jusqu'à l'intersection du boyau des Punaises avec la tranchée des Poux ; des feuillées de campagne, modèle 1917 seront immédiatiament établies aux points 327-25, 432-36, 627-23, 339-86 (il reprend haleine). Mais je m'aperçois que le temps passe et je n'ai pas encore commencé ma reconnaissance. Je me sauve (il sort la boussole à la main).

Le compère. — Comment veux-tu, ma chérie, qu'une attaque aussi minutieusement préparée ne rende pas au-delà de toute espérance.

La commère. — C'est égal, ce loufoque n'est pas rassurant.

SCÈNE VII

La Commère. — Le Compère. — Le Matz
La Voie Ferrée. — Côte 91. — Miladzeu. — Mitrailleur. — Chœur des Poilus

La commère. — Ecoute ! mon Dieu, que se passe-t-il.

(Entrent le Matz, la Côte 91, la Voie Ferrée causant avec animation).

Le Matz. — Serait-il demi-dieu possible ? Il faudrait remonter à la source.

La côte 91. — Vous dîtes qu'ils sont... non je ne puis le croire.

La voie ferrée. — Puisque je vous le dis. Je le tiens du caillou le plus avancé de mon remblai, que ses camarades ont prévenu de proche en proche.. ils sont bel et bien...

Le miladzeu (entrant en coup de vent, d'une voix de tonnerre). — Partis...

Le compère. — Hein, quoi ? quoi ?

Le miladzeu. — J'ai dit : partis, miladzeu ! incroyable mais vrai, prodigieux et ahurissant, mais rigoureusement et bêtement exact (scandant). Les... boches... ont foutu... le camp. Les boches oui, nous ont joué ce tour énorme de décamper avant l'attaque...

Le compère. — Çà, par exemple !

La commère (battant des mains). — Quel bonheur tu n'attaqueras pas.

Le compère. — Non, mais je poursuivrai. Qu'est-ce qu'on attend pour courir après...

Enfin, voilà trois ans qu'on attendait cela,
Trois ans qu'on les guettait tapis dans leurs tranchées !
Mais ce jour a payé le mal de trois années,
La souffrance sans nom que la France endura.
Partis ! Ils sont partis, de peur d'être vaincus,
De peur de nous trouver trop grands pour leur taille,
Et leur vieil Hindenburg refuse la bataille,
Plutôt que d'affronter l'assaut de nos poilus !...
Nous ne savons pas où, mais ils s'arrêteront ;
Ils ont dû préparer quelque part une ligne,
Manœuvre naturelle à qui prend pour consigne :
Abaisser son moral et raccourcir son front.

Peut-être ce recul prépare-t-il l'élan,
Le kolossal élan du kolossal stratège,
Mais le grand Hindenburg, pris à son propre piège,
Ayant compté sans nous, demeurera béant.
Sus ! la chasse est ouverte ; amis, tenons nous prêts
A poursuivre joyeux les boches en retraite.
Il suffit d'un printemps pour mûrir leur défaite,
Les jours de ce printemps seront des jours sacrés !

La commère. — Et moi ?

Le compère. — Pardon, ma chérie ; non je ne t'oublie pas. Mais ce qui se passe est si inattendu, si grand... Va, je sens que notre bonheur n'est plus loin à présent.

Le mitrailleur (apparaissant à droite). — Alerte ! départ, dans un quart d'heure, paquetage d'assaut, bien la peine de tant tentaculer. Les poilus dansent déjà la bourrée sur la Tour Rolland, on mange ce soir la soupe à la Malmaison.

(S'adressant au compère en lui frappant sur l'épaule).

Allons, mon vieux, quittons pour quelque temps le Matz de cocagne. (Il disparaît).

CHOEUR DES POILUS (en coulisse)

(Tous reprennent au refrain)

Air : *La Chasse aux loups*

I

Depuis trois ans, nos corps sont la barrière
Où se brise l'assaut de l'étranger ;
Nous dédaignons la force et la prière.
Car nous avons des frères à venger ;
Ils sont tous morts pour sauver la Patrie ;
A notre tour de donner notre sang
Pour délivrer notre terre chérie,
Et méritons par notre effort puissant
D'être les bons justiciers de l'Histoire :
Pas de salut hors de notre victoire !

REFRAIN

Amis, faisons la chasse aux loups !
Ils abandonnent les tannières
Qui les abritaient de nos coups,
Fuyant par peur et par misère.
Hardi les vieux poilus français,
Harcelons la horde Germaine,
Pour voir enfin régner la paix, à tout jamais,
Sur la grande famille humaine !

II

Hardi! les gars, mettez la baïonnette !
Ce n'est plus à la poudre de parler ;
Car cette lutte exige une arme honnête,
Ne laissant pas le temps de reculer.
Il s'agit de nettoyer notre terre,
Quel beau nom que celui de nettoyeur ! —
Que ceux-là seuls restent après la guerre
Dont nous aurons été les fossoyeurs,
Bientôt Artois, Somme, Oise et Picardie
Feront retour à la Mère Patrie !

(Au commencement du chant) :

Le compère. — Ecoutez la poursuite qui commence. (Il embrasse Gaby sanglotante).

La côte 91. — Je grimpe jusqu'au bois triangulaire.

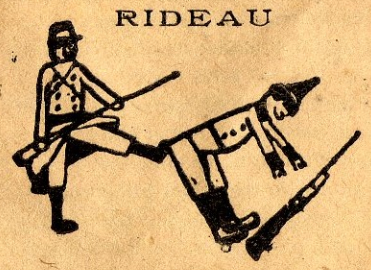
Le matz. — Je coule jusqu'à l'Oise.

La voie ferrée. — Les voyageurs pour Lassigny, en voiture !

(Ils chantent le refrain tous en chœur)

Le compère seul chantera le deuxième couplet. A la fin du deuxième refrain (*tous en chœur*) :

Hardi, les gars, en avant ! Vive la France !

La musique entonnera le chant du départ.

RIDEAU